

## JOURNÉE DE PRINTEMPS

*Le samedi 24 mai 2003 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire l'insomnie ». Après l'ouverture de la journée par Madame Christiane Deussen, directrice de la Maison Heinrich Heine, et une présentation du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers : anglais avec Ann Grieve et Liliane Abensour, espagnol avec Philippe Bataillon, italien avec Chantal Moiroud. L'atelier d'écriture était animé par Jean-Yves Pouilloux.*

*L'après-midi, après une conférence de Pierre Pachet intitulée « Les heures de la nuit », le travail en atelier a repris : allemand avec Brigitte Vergne-Cain, anglais avec Jean-Pierre Richard, portugais avec Patrick Quillier et russe avec Hélène Henry.*

Liliane Abensour – Ann Grieve

## Les rites du sommeil

Nous avons choisi deux textes de Thomas de Quincey – auteur que nous avons traduit par ailleurs – qui décrivent le cérémonial de l'endormissement comme protection contre le danger de l'insomnie et les terreurs nocturnes qui hantent le sommeil. Ne pas dormir est terrible, mais dormir est plus terrible encore, et De Quincey illustre ce dilemme à de nombreuses reprises dans ses *Confessions*, mais aussi dans ce texte apparemment moins autobiographique, *Les Derniers jours d'Emmanuel Kant*, publié dans *Blackwood's Magazine* en 1827. Inspiré principalement par le récit d'un des amis de Kant, Wasianski, que De Quincey fait parler à la première personne, cet essai suit parfois de très près le texte allemand comme l'a fait remarquer Sylvère Monod, présent dans notre atelier et qui assure une nouvelle traduction de ce texte.

Le passage proposé présente le cérémonial avec lequel Kant se déshabille et se prépare à affronter la nuit. Les participants soulignent l'importance du vocabulaire abstrait, philosophique, quasi-kantien : « he withdrew his mind from every class of thoughts which demanded any exertion or energy of attention, on the principle, that by stimulating and exciting him too much, such thoughts would be apt to cause wakefulness » : « il fermait/détachait/vidait son esprit... de toute forme/catégorie de pensée exigeant quelque énergie ou forme d'attention, selon le principe qu'en le stimulant ou en l'excitant de façon excessive de telles pensées étaient susceptibles de maintenir un état d'éveil/de vigilance. » Ou plus loin « For Kant's health was exquisite (peut-on parler d'une santé 'exquisite' ? On choisit plutôt 'admirable'), not mere negative health (une santé par la négative)... but a state of positive pleasurable sensation (un état de sensation positive agréable) ».

Mais le texte abonde aussi en termes très concrets : Kant s'enroule « in a quilt » : une courtrepoinette (et non une « cotte » comme le propose la traduction de Marcel Schwob en 1899, reprise dans l'édition de 1985, que les participants n'ont eue qu'en fin d'atelier) « one of eider-down... not stuffed with feathers, but padded, or rather wadded closely with layers of wool » (un édredon... non garni de plumes, mais ouaté, ou plutôt fortement bourré de couches de laine). Des expressions très imagées s'avèrent difficiles à traduire : « self-involved like the silkworm in its cocoon » : replié sur lui-même tel le ver à soie ; ou « swathed like a mummy » qui reprend « enswathing himself in the bedclothes » : emmaillotté tel une momie/s'emmailloter dans les couvertures. On recule devant « bandé comme une momie » qui ne reprend pas le premier verbe « enroulé », dans la traduction publiée, souvent très intéressante. Il ne s'agit évidemment pas de démolir une traduction, mais de faire un exercice de traduction collective. Les participants, une trentaine, ont été très inventifs, et ont discuté longuement de certains termes (ah ! « he vaulted obliquely » a donné bien du fil à retordre : il s'élançait à l'oblique/il basculait de biais/par un bond oblique...). Et Sylvère Monod, par son érudition amicale, nous a apporté une aide précieuse.

Un deuxième temps est consacré à la comparaison entre les quatre traductions du passage des *Confessions* où De Quincey décrit ses propres difficultés à s'endormir, celle d'Alfred de Musset en 1826, de Baudelaire en 1860, de Pierre Leyris en 1962, et l'édition bilingue de Françoise Moreux en 1964. La première, écrite par Musset à dix-huit ans, est un peu sèche mais dans ce passage, assez proche du texte.

Dans son analyse « d'un livre anglais excessivement curieux », Baudelaire aussi s'approprie le texte au point de déclarer : « J'y ai joint par-ci, par-là, mes réflexions personnelles – mais jusqu'à quelle dose ai-je introduit ma personnalité dans l'original, c'est ce que je serais actuellement bien empêché de dire. J'ai fait un amalgame que je ne saurais reconnaître la part qui vient de moi. »

N'est-ce pas là le rêve secret de tout vrai traducteur ? Tout en ayant recours à la troisième personne qui met à distance, alors que De Quincey se confesse à la première, Baudelaire développe la description des sensations physiques de ce « dog-sleep » (« sommeil de chien, comme dit la langue anglaise dans son elliptique énergie »), et toute la fin du passage, très spectaculaire, est purement de lui.

Les deux traductions plus modernes sont évidemment plus proches du texte, surtout dans l'édition bilingue, qui pourtant recule devant l'expression

« sommeil de chien » et la remplace par « demi-sommeil » (là où Musset maintenait l'expression anglaise dans le texte, avec « sommeil de chien » en note), peut-être parce que l'original se trouve sur la page d'en face. Comme dans un palimpseste – image chère à De Quincey – les traductions précédentes sont, par endroits, présentes sous les nouvelles, Leyris reprenant parfois Baudelaire, et Moreux s'inspirant de ses deux prédécesseurs. Mais pour les traducteurs modernes, il n'est plus question de développer les passages qui les inspirent en s'éloignant sans vergogne de l'original, et il leur faut se contenter de jouer avec le palimpseste que représente toute traduction, même la plus fidèle.

Encore tant de choses à dire. L'impression dominante est assurément celle d'un plaisir vraiment partagé.